

Ne pas rougir de s'émouvoir, la sensibilité étant la base de ses opérations et les œuvres d'art devant être adorées plutôt que jugées.

Se garder du sacerdoce ; un peu de malice, beaucoup de liberté sans licence éviteront de porter du découragement chez les artistes.

Ne pas s'inquiéter des lettres anonymes dont les auteurs sont facilement démasqués

Soigner son style, pas trop, pour pouvoir se laisser lire.

III. — Il n'aura pas de camarades à ménager, pas d'amie à favoriser — rancun du métier.

Il ne considérera pas une invitation comme une politesse, mais comme un traquenard.

Si on lui parle de son talent ou de son autorité, il pensera que son interlocuteur a besoin de lui.

IV. — Son indépendance sera intransigeante, sans exclure la souplesse. Patriote sans fanatisme. Un léger scepticisme gracieux constituera un assez bon bouclier contre l'erreur. Il se cuirassera contre les préjugés et se persuadera que toutes les règles humaines sont élastiques, qu'il n'y a pas de déshonneur à varier ses opinions.

* * *

Malgré ces vertus et d'autres encore, le malheureux critique demeurera le bouc émissaire de tant de rancunes. Qu'il se convainque sans amertume que tout ce qu'il pourra dire d'élogieux sera considéré comme incomplet, que ses panégyriques seront taxés d'insuffisance, que ses blâmes seront appréciés comme autant d'erreurs et qu'il n'aura jamais écrit les mots qu'il fallait écrire.

Il se consolera en pensant que les auteurs et leurs interprètes lui sauront gré d'un éreintement plutôt que du silence.

CH. TENROC.

CLAUDE DEBUSSY (*)

Souvenirs et Impressions

Claude Debussy est mort. Dans l'immense cataclysme où périssent tant de belles intelligences, tant de jeunes hommes qui étaient l'espoir de la race et dont les premières œuvres justifiaient le plus riche avenir, la disparition d'un Debussy paraît moins cruelle qu'elle ne l'eût été dans un temps normal. Car il a eu les loisirs de la paix, il a pu édifier sa mémoire, il meurt ayant presque achevé ce qu'il avait à dire ici-bas.

En lui disparaît une figure importante de la Musique française, quelque opinion qu'on professe sur lui — et je dois dire que la mienne a varié souvent.

Je l'ai connu à ses débuts. Nous nous rencontrâmes au Chat-Noir. Il venait d'avoir son prix de Rome, et semblait un jeune prince assyrien, avec sa barbe soyeuse, son nez busqué, ses cheveux abondants ombrageant un front volontaire et de forme étrange. Un jour, il se mit au piano, ou plutôt à l'harmonium qui était dans le fond du cabaret. Il improvisa pour moi des choses qui bousculèrent un peu mes habitudes musicales d'alors, mais qui me séduisirent infiniment sans qu'il me fût possible de dire pourquoi. Il me semblait entendre un chant de sirènes sur la mer, ou le bruit du vent à travers les harpes éoliennes d'un vieux château écossais.

Une autre fois nous parlâmes de musique. Je lui dis que je goûtais fort celle de Saint-Saëns. Il se mit à rire et me dit : « C'est de la musique périmée. Chabrier, Moussorgski, Palestrina, voilà ce que j'aime. Il y a aussi un drôle de type épatant, un nommé Erik Satie, qui a fait des choses intéressantes, des *gymnopédies*. »

Il me tenait ce propos il y a plus de vingt-cinq ans. A ce moment personne

(*) Notre collaborateur Alfred Mortier a bien voulu, sur notre demande, évoquer quelques souvenirs se rattachant au grand musicien qui vient de disparaître. Nous publierons dans un prochain numéro un article biographique sur Claude Debussy dont nous étudierons l'œuvre au point de vue technique. — N. D. L. R.

en France ne connaissait Moussorgski. Plus tard on s'est aperçu que Debussy avait dû le connaître et qu'il était même son obligé.

Un jour, nous nous croisâmes rue de Londres. Debussy me prit par le bras et me mena chez lui : « Venez, me dit-il. Je veux vous faire entendre quelque chose que je viens de finir. Cela s'appelle l'*Après-midi d'un Faune*, d'après Mallarmé. »

Il prit son manuscrit, encore raturé, et se mit au piano. Avec la voix, à bouche fermée, il faisait les parties qui manquaient, notamment les tenues et la partie de cor. J'écoutais de toutes mes forces, et je dois déclarer que, bien que je fusse à cet époque un wagnérien fervent et initié, je ne compris absolument rien à l'*Après-midi d'un Faune*. Cela me fit l'effet d'un bourdonnement confus d'où rien de précis ne se dégagait. Que ceux qui veulent me railler se rappellent que Berlioz, quand il entendit pour la première fois le prélude de *Tristan*, l'appela un gémissement chromatique ininterrompu. »

À dater de cette lointaine époque, les circonstances nous séparèrent et je ne le revis qu'une ou deux fois à de rares intervalles.

Longtemps encore je demeurai réfractaire à sa musique. Il me semblait, il me semble encore que Debussy est allé trop vite, que les ressources et les formes qui l'ont précédé n'étaient pas épuisées, et qu'elles pouvaient, qu'elles peuvent encore fournir une évolution plus mesurée, plus sûre. En un mot, contrairement à l'opinion des thuriféraires commentateurs de Debussy, pour moi l'auteur de *Pelléas* n'a jamais été un de ces phares dont parle Baudelaire, un de ces jalons qui marquent la route à suivre, mais un artiste isolé, prestigieux, séduisant et en somme inoubliable comme une fleur rare dont par aventure on respire un jour le parfum troublant. J'ai entendu un critique des plus modernistes me dire : « L'apparition de *Pelléas et Mélisande* dans l'art du théâtre lyrique est comparable à celle du *Freischütz* de Weber. » Il ne partage pas ce sentiment.

En quoi consiste l'Art Debussyste ? Il y faut distinguer deux caractères : d'abord l'affranchissement des contraintes ou méthodes harmoniques, ensuite l'affaiblissement du thème et de la carrure. Mais avec un instinct très sûr du danger de ces réformes, Debussy est resté très rythmique, et, en outre, il a conservé le sens des proportions. C'est ainsi que ceci n'a pas tué cela.

Son esthétique générale est celle d'un homme de goût, d'un goût extrêmement subtil et français. Il a fui l'emphase et la redondance, si faciles dans le métier musical, où l'on peut s'étaler indéfiniment. C'est par cette horreur de l'emphase qu'il pouvait, à la rigueur, se réclamer de Rameau, avec lequel, à part cela, il n'a absolument aucun point de contact ; car Rameau est la précision-même, au lieu que Debussy, nourri de Mallarmé, élevé dans le lyrisme symboliste, en a toujours gardé un « flou » très symptomatique. Aussi beaucoup de gens ont-ils considéré sa musique comme analogue à l'impressionisme pictural. Il y a là une part de vérité, mais moindre qu'on ne croit. L'auteur des *Estampes* est surtout un poète ; ce qui n'est pas le propre des impressionnistes. Debussy est presque sans rival dans l'évocation du mystère, de l'inécho, de la féerie qui dort au cœur des pierreries, de la lumière qui se joue sur la mer, de la langueur d'une almée, du secret d'un miroir, d'une poussière qui danse, d'un vent qui court sur les bruyères. Son art est furtif, presque insaisissable ; il rappelle le vers de Verlaine :

De la musique avant toute chose...

Sans rien qui pèse ou qui pose.

C'est un beau royaume que la féerie et qui suffit à la gloire d'un artiste, et même à son immortalité.

Mais tout original, tout personnel que soit cet enchanteur, je ne crois pas qu'il tienne dans l'histoire de la musique la place prépondérante qu'on veut lui assigner. En effet, son œuvre est de petite dimension. C'est un artiste exquis, ce n'est pas un artiste puissant ; le grand souffle lui fut toujours interdit. Et comme il se sentait incapable de s'y risquer, il s'en est tiré en essayant de railler ceux qui tentaient les vastes constructions. Je sais bien que la valeur d'une œuvre ne dépend pas de sa stature. Malgré tout je crois que la postérité fera toujours une différence entre la *Neuvième symphonie* et la *Soirée dans Grenade*, entre les *Béatitudes* et la *Berceuse de l'Éléphant*.

Cela n'empêche pas Debussy d'avoir fait école. Le Sous-Debussysme est une des maladies musicales de notre temps. Mais le peu d'intérêt de cette école prouve bien ce que j'avais, à savoir que Debussy est bien plus un isolé qu'une colonne de l'évolution musicale.

Cela n'a du reste aucune importance, car être seul, c'est une gloire aussi, et — qui sait — la plus enviable peut-être.

ALFRED MORTIER.